

entretien

François Tanguy, metteur en scène du Théâtre du Radeau

Le théâtre comme expérience

Depuis plus de vingt ans, François Tanguy mène, avec l'équipe du Théâtre du Radeau, une recherche singulière, où le théâtre se trame à même les planches, hors des cadres balisés de la représentation, comme expérience à éprouver. Il revient sur la création de *Coda*, son dernier opus.

Quels ont été les matériaux de recherche pour Coda ?

François Tanguy : « Ceux que nous avons rencontrés en chemin... Mes spectacles ne naissent pas du désir de donner à entendre un texte ou d'illustrer une idée par une forme. Il n'y a pas d'injonction si ce n'est de se retrouver dans un espace-temps commun. Tout surgit de l'espace, en tant que spatialité habitée par des matières et des êtres, en tant que lieu problématique d'une théâtralité à réinventer. Le geste s'engage par les questions, y compris politiques, que la présence sur le plateau déclenche : comment observer-on la théâtralité sans les codes dramaturgiques habituels, comment regarder-on un « décor » qui n'est pas figuratif, comment percevoir, comment l'altitude du spectateur se trouve-t-elle interpellée... Coda peut être vu comme une recherche ou un documentaire sur les

rythmes et les mouvements respiratoires. Que fait-on avec ça ? Ces interrogations suggèrent des voix de poètes, de compositeurs, qui à leur tour en appellent d'autres, par résonance, par solidarité.

Parmi les voix convoquées, celle de Lucrèce semble avoir veillé sur cette création. Pourquoi ?

F. T. : « Peut-être parce que, dans le chaos actuel, nous ressentons la nécessité de cette respiration poétique et le besoin d'aborder le monde de façon concrète, comme le fait Lucrèce dans *De la nature des choses*. Est contemporain un auteur qui relie les enjeux du voir et du penser... Cette pensée poétique, au sens étymologique grec de poïma qui découle de poïem « faire », « agir », ne met pas le monde à distance pour parler mais nous une relation charnelle, matérielle, aux choses. C'est un souffle qui amène la matière là où elle se transforme ►►

Coda

Nourri de Lucrèce, le nouvel opus de François Tanguy et son Théâtre du Radeau, poursuit une œuvre qui invente un théâtre à rebours de la représentation

Comme une antienne qui répandrait ses effluves entêtants dans le vent tourbillonnant des sens, un rêve qui veille, une ombre oubliée qui murmure... Des sons émergeant d'un demi-sommeil cognant à la surface de la conscience, des mots à la dérive emportés par le ressac du souvenir s'effritent dans le rumeur du monde. Coda surgit à la lisière, dans un amas brunneux de sensations, entrecroisés d'images, poussés de phrases échappées de toute narration.

« L'intitulé « Coda » dérive de la figure musicale de reprise du motif à la fin d'un morceau, énoncé ici au mouvement théâtral : accueillir, rassembler, renouer, délier. » dit François Tanguy, créateur singulier qui, depuis plus de vingt ans, file la poésie inquisite d'un théâtre qui s'invente à rebours de la représentation. Car ce théâtre-là ne représente pas, ne raconte pas. Il se donne dans l'immanence de l'étreinte, ensemble, il cerne les traces de l'indicible, pénètre l'épaisseur du temps pour en saisir les scintillements depuis, les fulgurances indomptées.

Visions vacillantes qui s'échappent en lignes de fuite

Une aube blanche se lève sur l'immobilité silencieuse d'un désordre de réflexion, fouillis de bric et de broc décaillé, de loupolats et de toiles retournées qui attendent dans la lumière étale, tout cela a été vivant. On l'imagine. On le sent. Puis vient la musique, qui monte comme un grondement lointain, se retire et se déploie par vagues, irrépressible. Visions fugitives, figures vacillantes. Des personnages en haut-de-ligne, jupe de mariée et veston embrandissant, apparaissent dans le fond et s'évaporent. Revêtement flaveur le plateau encombré. Craissent des divas de tragédie. Esquissent des gaisies, fantômes d'un songe chaotique hantés par des « VOIX », celles de

Théâtre / critique / 11

Dante, Aulud, Cage, Dussain, Hölderlin, Kafka, Verdi, et bien d'autres encore. Ces mots, psalmodiés, ressasés, tonnés, se mêlent aux notes, aux mouvements, aux objets. Spectres errant parmi les reliques profanes d'un rituel qui a dû s'accueillir, avant, François Tanguy inverse la perspective de la scène, comme si nous regardions depuis les coulisses. Il entrecroque dans le présent éternellement recommencé l'acte premier du théâtre, l'apparition et son travail ultime, l'empêche. Sans cesse, une forme s'ébauche, se défile, s'enlève vers une autre. Le dessin, s'échappe en lignes de fuite. « (...) une chose, en effet, ira éblouir l'autre, et plus jamais la nuit aveuglera le vierdra / retrouver la chemin, l'empêchant de bien voir les composantes dernières qui forment la nature : au feu d'une aube, une chose s'éveille. » : cette citation de Lucrèce, tirée *De la nature des choses*, semble tracer le motif de Coda, qui poursuit le trait déjà crayonné par Les Centaures. Au risque de se répéter un peu.

Gwénoë David

Coda, de François Tanguy et du Théâtre du Radeau, dans le cadre du Festival d'Automne, du 1^{er} au 17 Décembre 2005.

à 20h sauf le dimanche à 15h, relève le lundi, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Bernier, 8 boulevard Bernier, 75017 Paris, Rés. 01 44 85 40 40 / www.theatre-odeon.fr et 01 53 45 17 17 / www.festival-automne.com. Durée : 1h.

Spectacle vu au Théâtre National de Bretagne dans le cadre du Festival Maître en Scène 2004.

À lire : François Tanguy et le Théâtre du Radeau - Écrivains de Plateau 2, de Bruno Tackels, éditions Les solitaires Intempestifs.



« Les rythmes et mouvements respiratoires forment, construisent, déconstruisent, relancent des éléments concrets par où les perceptions composent des lignes de sens. »

►►► en une diversité de phénomènes, tels que parler, agir, sentir. Pour moi, l'élément ne désigne pas une coupure, mais l'espace existant entre nous et les corps.

Comment se déroule le processus de travail ?

F. T. : « Rien n'est déterminé au départ. D'ailleurs, c'est une succession de points de départ. Le processus, qui s'étale sur quatre mois, se définit en même temps qu'il se construit. Nous créons d'abord un rapport à l'espace, jusqu'à ce que nous discernons de nous y engager. Les idées sont là au même titre que les choses. Dans ce champ de rencontres et de collisions, une matière en convoque d'autres, qui vont se croiser, se chevaucher, se recouvrir dans l'écoule. Il n'y a rien que de bouger en pensée et en chair dans ces variations. Les rythmes et mouvements respiratoires forment, construisent, déconstruisent, relancent des éléments concrets par où

Il s'agit donc d'amener le spectateur à éprouver plutôt qu'à représenter ?

F. T. : « Mon théâtre n'a pas la prétention de représenter, ni d'honorer un propos. Le spectacle existe comme un acte qui se définit par lui-même. Mon rôle ne consiste donc pas à décider du sens mais à inviter le spectateur à traverser cette expérience des sens, et, pour cela, à apprécier l'hospitalité, c'est-à-dire à dégager la vue, à constituer une optique qui ne vise pas pour autant à montrer. J'essaie de remettre au travail, discrètement, les codes, les définitions et le lieu du théâtre.

Entretien réalisé par Gwénoë David

Coda, de François Tanguy et du Théâtre du Radeau, dans le cadre du Festival d'Automne, Lire ci-dessus.